Albert Rheinwald

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LA CAMPAGNE GENEVOISE

Albert Rheinwald

Jean-Jacques Rousseau

et la

Campagne genevoise





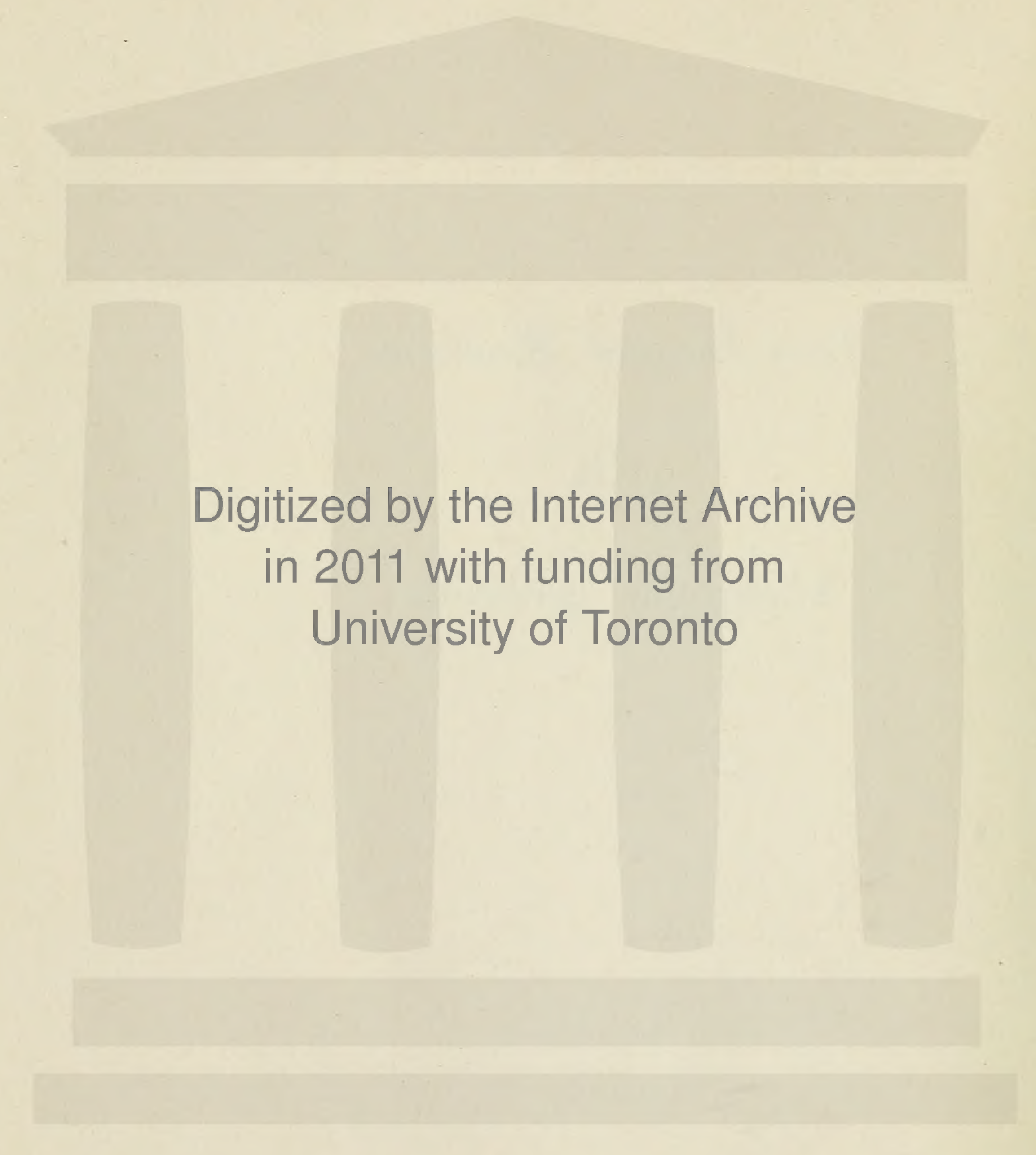
GENÈVE MCMXVI

Jean-Jacques Rousseau

et la

Campagne genevoise

CE

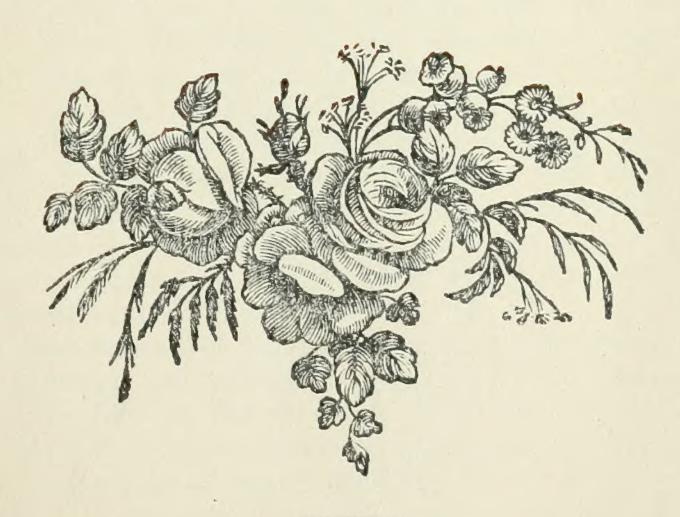


Albert Rheinwald

Jean-Jacques Rousseau

et la

Campagne genevoise





GENÈVE MCMXVI



JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LA CAMPAGNE GENEVOISE [1]

QUEL beau jardin! s'écria le roi Louis XIV, lorsqu'il vit pour la première fois la plaine d'Alsace. Cette association d'idées, je la retrouve dans Voltaire. Mais alors il s'agit du pays de Genève qui, avouons-le d'emblée, a été mieux aimé ou mieux senti par le Français Voltaire que par le Genevois Rousseau. Chaque fois que Voltaire parle de la campagne genevoise, il l'évoque, sans la décrire, d'un mot juste. Tantôt il en compare les « vues charmantes » à des tableaux de Claude Gellée, tantôt, après s'être un peu étonné, lui Parisien, de « passer gaiement sa vie entre le Mont Jura et les Alpes », il dit : « J'aime fort ce petit coin du monde; c'est comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes ».

Quelles impressions de beauté le roi et le philosophe résumaient-ils dans ce mot quelque peu magique de jardin? On les devine, lorsqu'on voit les allées de Versailles ou l'heureuse plaine du Genevois. Au XVIIe siècle, et encore au siècle d'après, avant que Jean-Jacques eût découvert le pittoresque terrible, on n'aimait pas la nature sauvage. Un site d'où l'homme semblait absent passait pour un désert affreux. Certes, on aimait la variété dans le

[1] Conférence faite à l'Aula de l'Université de Genève, le 21 février 1916,

décor, mais on ne séparait pas l'idée de beauté de l'idée d'ordre, et voilà pourquoi furent tant aimés les jardins. Le jardin, j'entends le jardin français, est un espace conquis sur la nature sauvage; c'est mieux encore : un prolongement, à ciel ouvert, de la maison. Songez aux merveilleux prolongements de Versailles, qui n'ont pas d'autres limites que les lignes de l'horizon, ou voyez la campagne genevoise, qui semble offrir ses fleurs et ses moissons à quelques demeures isolées! Là-bas, le beau jardin royal atteste, comme ici le jardin entouré de montagnes, la volonté de l'homme. De la terrasse de Ferney, on découvre des étendues de champs et de prairies, parsemées de bois et de haies vives, des coteaux de vignes et de vergers, le lac et, çà et là, les pelouses de quelque parc, tout un paysage contrasté et cependant paisible à l'égal d'un jardin. C'est qu'il a le style d'un tableau composé, le beau jardin qu'aimait Voltaire. Le voilà bien tel qu'il l'a vu : cette plaine toute humanisée et riche en aspects variés est en outre un paysage magnifiquement ordonné. Pour un peu, je dirais que c'est un paysage classique. Ordre, variété, humanité, ordre surtout. La beauté de ce paysage réside tout entière dans l'accord des lignes et l'inclinaison des plans.

Je sais, au bord d'une route qui mène au pied du Salève et qui passe au sommet d'une falaise de l'Arve, un emplacement où l'on a jeté les fondations d'une villa. Les murs sortaient déjà du sol, lorsqu'il a fallu renoncer à bâtir : les terrains s'éboulaient.

— C'est, me suggère un ami, la colère de Dieu qui s'est manifestée. Il a voulu sauver la plus belle vue du monde.

Et c'est vrai que de la route le promeneur peut voir, par delà les jeunes ruines de ce commencement de maison, un incomparable tableau. Une partie de la campagne genevoise se montre à lui entre le Salève et le Jura, jusqu'au Mont de Sion et jusqu'au Vuache.

Entrons dans ce domaine abandonné. Une flaque d'eau verte croupit entre les murs de la maison inachevée. Des pentes d'herbes descendent jusqu'à l'Arve bordée d'arbres. La rivière coule au pied de hautes falaises, ici boisées, là toutes dénudées et ravinées. De l'autre côté s'étend un plateau qui porte une ferme et ses dépendances, entre une vigne, un verger et des prairies. Plus loin, hérissées de peupliers, les falaises de l'Arve qui serpente avec des éclats d'argent; plus loin encore, la ligne bleu foncé que dessine un soulèvement de la plaine et enfin, derniers soulèvements d'un bleu plus clair, le Mont de Sion et le Vuache, séparé du Jura par un défilé. Paysage composé comme certains tableaux de Claude Lorrain ou du Poussin; paysage d'un style noble, fait de lignes simples qui s'accordent les unes aux autres et dont les mouvements se répètent, après des intervalles de repos.

Et voici la ferme isolée au milieu des champs, ou le village. Bâti sur une colline ou sur un plateau, ce groupe de maisons accuse un des mouvements du paysage et regarde à travers la plaine d'autres groupes disséminés. Le clocher d'une église et quelque tour féodale dominent les toits rouges ou

bigarrés des maisons basses couleur de terre. Beaux villages laborieux, qui sentent la noix ou le vin ! Qu'un rayon de soleil les éclaire, ils sourient. Là, se trouve, intact encore, le type de l'ancienne ferme genevoise, la demeure trapue, percée de petites fenêtres et couverte d'un large toit saillant qui abrite le seuil pavé de la grange en plein cintre et l'escalier de bois ou de pierre qui mène à l'étage unique. Bourdigny, Soral, Laconnex, Russin, Bardonnex, beaux villages aux noms rudes, on vous aime, parce que vous gardez un accent qui fleure la basse-cour et la grange et l'étable, et la gerbe de blé accrochée à l'auvent.

La plupart montrent au bout de leur grand'rue le vieux symbole qui se dresse encore aux carrefours des campagnes catholiques : une croix de pierre où s'enroulent, comme des cordes autour d'un mât, les routes et les chemins qui relient tous ces villages. Qui donc trouve monotones ces routes droites tendues comme un câble ? Certes, rien n'égale la douceur des chemins qui se déroulent capricieusement ou des vieux sentiers oubliés revêtus d'herbe et de silence. Mais ces routes droites, bordées de chênes et de peupliers, ou s'allongent au flanc d'une colline, ou montent de plateau en plateau et, quand d'un tertre on embrasse la plaine entière, on admire comme elles en soulignent le dessin rigoureux. Toutes blanches le matin, elles sont toutes roses au crépuscule. Qu'il fait beau y regarder courir un cheval rapide, le cheval au galop que Jean-Jacques enfant voulait suivre !

Mais passons l'Arve et gagnons à travers champs le plateau de Compesières. De là, nous verrons la campagne genevoise dans l'autre sens, nous la verrons descendre par degrés vers le lac. Ainsi, dans ce paysage architectural qu'est un jardin à la française, l'eau changeante d'un bassin ou d'un canal rêve devant des terrasses.

Au bord de ce plateau couvert de prairies, de vergers et de vignes, un bois s'accroche et, au-dessous, entre le Salève et les Voirons d'un côté et le Jura de l'autre, repose une vaste plaine où s'étalent la ville et son lac et où s'élèvent semblables l'un à l'autre comme un motif architectural répété, le coteau boisé de Vandœuvres et la colline de Ballaison, qui ferme l'horizon. Qu'il est beau, ce paysage découpé en vastes plans, et dont le premier nous sert de terrasse ! N'étaient les montagnes latérales, ce serait un vrai paysage de l'Ile-de-France. Et, comme les lignes de ce plateau découvert qui commande, large et tranquille, la plaine, sans la dominer de trop haut, s'accordent aux lignes des lointains ! Les couleurs vont se nuançant ou se dégradant : le vert cru des prairies et des vergers tout proches pâlit dans l'éloignement et, tandis que le coteau de Vandœuvres est bleu foncé, la colline de Ballaison se teinte du bleu clair des horizons. Nous sommes dans ce délicieux mois de juin qui a encore la fraîcheur du printemps et, déjà, la plénitude magnifique de l'été. Sous le soleil de l'après-midi, la plaine semble retenir des cris de joie. Quel silence ! Mais si, m'écartant de la route, je vais à la lisière d'un champ m'asseoir sous un arbre, j'entends autour de moi le pullulement des insectes

dans l'herbe, quelque ruisseau qui jase, des oiseaux qui sifflent à tue-tête, et le murmure de l'air dans les moissons. Une main rude, dans le voisinage, vient de fermer la porte d'une grange; un coq chante; des voix d'hommes se répondent; la route sonne clair sous les sabots d'un cheval. Et, par moments, tous ces bruits réunis, et d'autres indistincts, composent une rumeur, où je crois percevoir des battements réguliers pareils aux battements de mon cœur.

* * *

Dans ce jardin, un homme est né, à qui la France doit, entre autres choses prodigieuses, un prodigieux réveil du sentiment de la nature. Dans le beau jardin entouré de montagnes, Jean-Jacques Rousseau a vécu jusqu'à l'âge de seize ans, et il y est revenu de temps à autre et même, en 1754, il y a fait un assez long séjour, pendant lequel nous savons qu'il ne perdit ni le goût ni l'habitude de ses promenades solitaires. On n'ignore pas combien Genève a influé sur sa formation morale. Nous connaissons le livre où feu M. Gaspard Vallette s'est appliqué à nous montrer que Jean-Jacques Rousseau est Genevois par la place même que tient Genève dans sa biographie; par son œuvre qui répand dans le monde les idées et les maximes de Genève; par son caractère enfin, ses goûts, ses habitudes mêmes qui sont d'un ouvrier genevois. Et tout cela serait vrai, si...

De fait, lorsqu'on lit cette longue démonstration, on ne peut s'empêcher de songer que la poésie n'est pas chose essentiellement genevoise et que Rousseau, c'est essentiellement un poète. Il est poète par ce sentiment de la nature qu'il a, je ne dis pas révélé à la France, mais réintégré dans la littérature française, avec une force telle que « depuis, l'homme civilisé est plus ému par la terre qu'il ne l'avait été durant des milliers d'années [1] ». C'est Rousseau qui l'a vraiment initié aux mystères des champs, des bois, des montagnes et des lacs.

Aussi bien, chez Jean-Jacques, ce sentiment d'où dérive sa croyance en Dieu et qui domine toute sa vie intérieure, est-il le seul qui ait eu son développement harmonieux et complet. Dans tous les autres, Jean-Jacques a souffert, dans sa piété filiale, dans son patriotisme, dans l'amitié, dans l'amour. Seul un sentiment a été assez fort et assez heureux pour inspirer presque tous ses ouvrages, et y collaborer. Conçus, imaginés, composés en pleine nature, presque tous ses ouvrages sont les rêveries d'un promeneur solitaire et, pour dire toute ma pensée, je crois que Rousseau n'est Genevois que lorsqu'il cesse d'être un rêveur, lorsqu'il se fait logicien. Qui ne voit qu'en étudiant la psychologie de ce sentiment là dans Rousseau, on renouvellerait un vieux sujet? Que cette étude n'ait encore tenté personne, je m'en étonnerais si je ne savais que les critiques sont des gens qui pensent à la file

[1] Jules Lemaître.

indienne derrière un Taine, un Sainte-Beuve, un Brunetière, un Faguet ou un M. Gustave Lanson, lesquels n'ont cependant pas le temps de penser pour toute une longue file indienne.

Voici le programme de cette étude : il s'agirait de montrer la naisssance, la formation et les progrès d'un sentiment, bref d'en écrire l'histoire, à l'aide des documents, presque trop nombreux, que Rousseau lui-même nous fournirait, car nul écrivain ne s'est plus raconté, défini, confessé que l'auteur des *Confessions*. Il y aurait plaisir à le suivre (et je crois bien qu'aujourd'hui nous irons jusque là) dans les montagnes de Savoie, ce pays tour à tour gracieux et sauvage et qui semble avoir déterminé le goût de Jean-Jacques pour les paysages à la fois riants et farouches. Il faudrait l'accompagner dans le pays de Vaud, ce beau pays romance, comme dit si joliment Voltaire, dans les Alpes du Valais, en Provence, à Venise même (dont il n'a rien dit : silence significatif), en Touraine, dans la forêt de Montmorency, d'où il écrit à M. de Malesherbes quatre lettres, dont une marque le caractère toujours plus religieux de son sentiment de la nature. Il faudrait l'accompagner dans le lugubre Val de Travers, puis dans l'Ile Saint-Pierre, où le proscrit demande aux solitudes du plein air un dernier refuge et, se livrant à mille rêveries confuses, trouve dans le sentiment seul de son existence, dépouillé de toute autre affection, un état qui ressemble au bonheur. Il faudrait le suivre en Angleterre. Plus tard, à la fin de sa vie, nous le verrions dans les alentours de Paris, se rappelant devant le Mont Valérien les couchers de soleil de sa jeunesse et disant à Bernardin de Saint-Pierre : « J'aime les montagnes, cela est lié avec des idées particulières, d'anciennes affections » ou à Thérèse Levasseur : « Quand tu me verras bien malade et sans espérance d'en revenir, fais-moi porter au milieu d'une prairie : sa vue me guérira ».

Ce voyage aux prairies et aux montagnes, qui furent tout le bonheur de Jean-Jacques, peut-être le ferons-nous un jour. Nos étapes seront les phases d'un sentiment dont nous analyserons aujourd'hui la formation. Aujourd'hui, nous verrons ce que Rousseau poète doit au pays de son enfance, à la campagne genevoise.

Se rappelant les deux années heureuses qu'il a passées sur un de ces beaux coteaux nerveux que forment les dernières pentes du Salève, Jean-Jacques écrit : « La campagne était pour moi si nouvelle que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre ». Petites phrases émouvantes, et qui donnent un titre de gloire au village de Bossey. Mais la question n'est pas de savoir si Rousseau a vraiment aimé son pays; la question est de savoir s'il en a vraiment senti la nature particulière. Eh bien, il me semble que ce que Jean-Jacques Rousseau a pris dans la campagne genevoise, c'est seulement un goût vif pour la campagne en général. Ajoutons-y, si l'on veut, une préférence marquée pour la tuile, « parce que, dit-il, on ne couvre pas autrement les maisons de mon pays ». Et, ma foi, n'oublions pas la matière d'un parfait petit récit : « la grande histoire

du noyer sur la terrasse ». Rien de plus, vraiment. A moins que d'avoir découvert la beauté du monde devant le coteau de Cologny ou au pied du Salève, dans un paysage bien ordonné, Jean-Jacques ait toujours gardé le goût des campagnes riantes et, dans ses descriptions, le sens de la mesure. Mais ce serait évidemment beaucoup dire, car il aime surtout la nature sauvage et grandiose et il est certain que la campagne genevoise n'a jamais été pour lui un paysage inspirateur comme la Savoie, le pays de Vaud et l'Ile Saint-Pierre.

Dans l'œuvre d'un Chateaubriand, d'une George Sand, d'un Barrès et même d'un Loti, pourtant si passionné d'exotisme, on peut voir le pays de leur jeunesse, la Bretagne, le Berry, la Lorraine, l'Aunis et la Saintonge. Mais, parmi tous les tableaux du grand inventeur de la description moderne, pas un ne représente notre commune terre natale. La campagne genevoise tient une toute petite place dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau. C'est qu'au fond la campagne genevoise n'a été pour Rousseau que le pays de ses jeux d'enfant et de ses promenades du dimanche.

Voici quelques-uns de ses souvenirs de campagne qui sont, et pour cause, moins nombreux que ses souvenirs de ville :

« La première fois, nous dit-il, que je sortis de Genève, je voulais suivre un cheval au galop; je jetais des pierres contre la montagne de Salève, qui était à deux lieues de moi; jouet de tous les enfants du village, j'étais un véritable idiot pour eux ».

Il nous cite ces deux traits dans l'*Emile* pour blâmer les parents qui élèvent leurs enfants dans une chambre, et il ajoute, ce qui est un jugement auquel souscriront volontiers tous les Genevois : « Les leçons que les écoliers prennent entre eux dans la cour du collège leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la classe ».

Mais le voici à Bossey, où il montrera au pasteur Lambercier et à sa digne sœur une nature d'enfant sensible, déjà romanesque et passionné; Bossey, où ce garçon de dix ans va naître à la poésie. Je passe sur ce séjour, dont le délicieux récit est dans toutes les mémoires, avec l'hirondelle, la terrasse, les fameux noyers et certains framboisiers « qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçait sur le derrière, venaient ombrager la fenêtre et passaient quelquefois jusqu'en dedans ». Ces branches de framboisiers ont pénétré, grâce à Rousseau, jusque dans la littérature française qui, de son temps, était une chambre, une bien belle chambre, mais enfin une chambre. Et Bossey, l'humble village de Bossey, est le lieu d'origine d'une magnifique renaissance littéraire.

Plus tard, nous le voyons jouer au mail, à Plainpalais, avec un de ses camarades appelé Plince, qui lui donne sur la tête un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il lui eût fait sauter la cervelle. Bien dangereux, l'ami Plince.

Plus tard encore, quand, devenu apprenti graveur, il est quelque peu dévoyé, nous le surprenons moissonnant les plus belles asperges dans le jardin de M. Verrat. Le maraudeur les porte ensuite au Molard pour les vendre.

Mais trêve d'anecdotes.

« J'atteignis ainsi, nous dit-il, ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goût de mon état, sans plaisir de mon âge, dévoré de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi, enfin caressant tendrement mes chimères faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches, mes camarades, venaient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurais volontiers échappé si j'avais pu; mais une fois en train dans leurs jeux, j'étais plus ardent et j'allais plus loin qu'aucun autre; difficile à ébranler et à retenir, ce fut là de tout temps ma disposition constante. Dans nos promenades hors de la ville, j'allais toujours en avant sans songer au retour, à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain, je fus traité comme on s'imagine, et la seconde fois, il me fut promis un tel accueil pour la troisième, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisième fois si redoutée arriva pourtant... ».

« Alors, le jeune garçon s'enfuit sauvagement dans la vie... ».

Tout poète a son paysage, où toujours il revient, où son cœur, pour parler comme Rousseau, ne cesse jamais d'errer. Eh bien, après ce courageux départ, la campagne genevoise n'a jamais ressaisi Jean-Jacques et sans doute pour deux raisons : d'une part, les circonstances qui l'ont éloigné de son pays, à l'âge même où notre sensibilité prend sa forme déterminée; d'autre part, ce qui est démontré par toutes ses œuvres, une différence, une opposition entre le caractère de ce pays et le caractère de sa sensibilité, telle qu'elle nous apparaît dans les *Confessions*, les *Lettres à M. de Malesherbes*, la *Nouvelle Héloïse* et les *Rêveries du Promeneur solitaire*.

La sensibilité poétique de Rousseau s'est, sinon formée, du moins développée dans les montagnes de Savoie, à Annecy, à Vevey et à Chambéry. Dans les montagnes de Savoie, surtout lors de son voyage à Turin, il a pu se livrer à sa manie ambulante, qui est celle de tous les Genevois. Lorsqu'il revient de Turin à Annecy, Mme de Warens le loge dans une chambre d'où l'on découvrait, par delà un ruisseau et des jardins, la campagne : « C'était depuis Bossey, dit Jean-Jacques, la première fois que j'avais du vert devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avais eu sous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible et douce! elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisais de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne; il me semblait qu'elle l'avait mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçais paisiblement auprès d'elle... ».

C'est à Annecy, auprès de Mme de Warens, qu'il commence à connaître ce plaisir délicieux des poètes qui se plaisent à confondre dans un même amour la femme qu'ils aiment et le paysage qui l'entoure :

« Je la voyais partout entre les fleurs et la verdure; ses charmes et ceux du printemps se confondaient à mes yeux. Mon cœur jusqu'alors comprimé se trouvait plus au large dans ces espaces, et mes soupirs s'exhalaient plus librement parmi ces vergers ».

« Je me souviendrai toujours, nous dit-il encore, qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle était à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image et du désir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avais assez de sens pour voir que quant à présent cela n'était pas possible et qu'un bonheur que je goûtais si bien serait court. Cela donnait à ma rêverie une tristesse qui n'avait pourtant rien de sombre, et qu'un espoir flatteur tempérait. Le son des cloches qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres, dans lesquelles je plaçais en idée notre commune demeure, tout cela me frappait tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante, que je me vis comme en extase transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour où mon cœur, possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire, la goûtait dans des ravissements inexprimables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être jamais élancé dans l'avenir avec plus de force et d'illusion que je fis alors, et ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie, quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avais imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là ».

C'est à Chambéry, dans le vallon des Charmettes, que ce rêve se réalise. « Je me levais avec le soleil et j'étais heureux; je voyais maman, et j'étais heureux; je la quittais et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant ».

Et entre les rêveries d'Annecy et le bonheur des Charmettes, il y a Vevey, où ce garçon de vingt ans ressent jusqu'à l'ivresse le plaisir de mêler à la nature toutes les émotions de son cœur : « Mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendrissais, je soupirais et pleurais comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau ».

Qu'est-ce à dire, sinon que dans un paysage, ce qu'il voit encore le mieux, c'est lui-même, et que son sentiment de la nature est tout lyrique, venant plus de son cœur que de ses yeux.

C'est sans doute pour n'avoir pu y mêler des émotions de ce genre que Jean-Jacques Rousseau n'a pas délicieusement senti la beauté passionnée, mais harmonieuse et dépourvue de pittoresque, des rives genevoises du Léman. Son lac à lui, c'est le lac de Vevey, le lac de la Nouvelle-Héloïse, ou encore le triste lac de Bienne dont « les rives, dit-il, sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève ». Racontant un séjour que, déjà célèbre, il fit en 1754 dans sa ville natale, il écrit : « Je fis trêve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusements, celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac, que je fis en bateau avec Deluc père, sa bru, ses deux fils et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée, par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avaient frappé à l'autre extrémité du lac et dont je fis la description quelques années après dans la *Nouvelle-Héloïse* ».

Et, racontant la gestation de ce roman, il dit : « Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré... Je songeai longtemps aux îles Borromées, dont l'aspect délicieux m'avait transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me fallait cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis longtemps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné... Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, achevèrent de me déterminer et j'établis à Vevey mes pupilles ».

Ce texte offre de bonnes indications à qui veut définir le sentiment de la nature chez Jean-Jacques.

En somme, ce que Rousseau demande à la nature, c'est la joie profonde et mystérieuse d'un retour à la vie primitive — entendez par là un état où notre sensibilité profonde, qui tient en nous de la nature primitive, préfère à la plus belle civilisation, tout ce qui de la terre a gardé l'aspect des anciens âges, les forêts, la montagne et la mer. Il lui demande encore un ravissement des sens, quelque transport physique et par surcroît (car ce primitif n'est pas simple) de délicieux prétextes à rêveries, des émotions morales ou religieuses. Il lui faut, autrement dit, une nature sauvage (on n'est pas à moins un primitif), une nature richement pittoresque (car une sensibilité indisciplinée comme la sienne est avide de contrastes et de diversité), enfin une nature grandiose (car le grandiose est ce qui, du monde extérieur, nous donne les plus hautes émotions spirituelles). Mais, peut-être à cause de son indifférence pour la beauté artistique, il n'a pas le sens de l'ordre, qui est proprement un sens artiste.

Il doit, comme on sait, quelques-unes de ses plus fortes impressions de nature aux farouches paysages alpestres qu'il a découverts, lui premier. Il se plaît à dire les rochers qui pendent en ruines, les hautes et bruyantes cascades, les torrents éternels qui ouvrent un abîme, dont les yeux n'osent sonder la profondeur, les cavernes et les gouffres, le clair-obscur du soleil et des ombres, l'accumulation des glaces couvrant les rochers depuis le commencement du monde, les pics, les dents et les redans, etc., etc. Je le préfère lorsqu'il traduit les délices du retour à la vie primitive et, comme qui dirait, les intimités de l'homme avec l'univers, car il est alors poète incomparable. Je l'aime moins lorsqu'avide d'émotions, il court après le pittoresque riant ou terrible, l'*anecdote* descriptive, gentille ou sinistre et, ma foi, je ne l'aime ni peu ni prou lorsqu'il se frappe l'imagination au point de voir partout du majestueux et du grandiose, jusque dans le Jura, montagne rêveuse et toute modérée. Il ressemble alors vraiment trop à ces bonnes gens qui attachent aux cimes élevées des montagnes une idée d'élévation morale.

Aussi bien ses descriptions sont-elles plus des effusions lyriques que des peintures ayant couleur et dessin. La beauté des lignes dépouillées de tout détail pittoresque lui échappe. C'est pourquoi il a si injustement parlé des jardins français. C'est pourquoi, je pense, il n'a pas senti la beauté de la plaine natale, de ce jardin qu'aimait Voltaire. Là-dessus, d'ailleurs, lui-même va nous donner le fond de sa pensée : « J'aime à marcher à mon aise, dit-il, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied, par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà, de toutes les manières de vivre, celle qui est le plus à mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir... »

Où eut-il ce plaisir ? Jamais, évidemment, sur la terre natale, cette plaine toute humanisée, ce paysage magnifiquement ordonné, ce jardin, riche d'ailleurs en aspects variés — mais qu'il n'a peut-être pas vus.

« Jamais, dit-il, pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux ». Pour moi, je dirais volontiers qu'il n'est au monde rien de plus beau qu'une plaine accidentée. Qu'est-ce que l'Ile-de-France où Jean-Jacques a vécu quelques jolies saisons et qu'il n'a jamais décrite ? une plaine aux lignes enveloppantes. Qu'est-ce que la Touraine où, séduit surtout par la douceur du climat et des habitants, il a rêvé un moment de finir sa vie ? une plaine encore, où coulent un fleuve et des rivières au pied de collines rocheuses qui portent des châteaux et qui dans ce vaste paysage fluide et léger ont la beauté d'une résistance. Mais il faut à Jean-Jacques autre chose, il lui faut tout un pittoresque terrible qui lui fasse battre le cœur, car il ne sait voir qu'autant qu'il est ému.

Genève, notre chère ville et république, est la patrie de Jean-Jacques Rousseau; Genève a élevé une statue à son grand philosophe, qu'elle avait autrefois décrété de prise de corps; Genève, pour racheter mieux encore sa faute, a fondé une Société Jean-Jacques Rousseau; Genève est aussi le siège d'un Institut Jean-Jacques Rousseau; à Genève, tout le monde est plus ou moins rousseauiste. Mais il faudrait peut-être en convenir, le paysage genevois, si bien ordonné et où, comme disait au XVIIe siècle le Français Chapuzeau, « les montagnes demeurent dans un juste éloignement », ce paysage-là n'est pas rousseauiste.

* * *

Mais il l'aurait peut-être été, si les circonstances n'en avaient pas éloigné Jean-Jacques à l'âge même où notre sensibilité prend sa forme déterminée.

« A force de voyager et de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de Savoie, à deux lieues de Genève ». Qui parle ainsi ? C'est Jean-Jacques, lorsqu'il nous raconte qu'il arriva un soir devant la ville au moment où, par la faute d'un maudit capitaine qui fermait toujours la porte une demi-heure trop tôt, on levait les ponts. Vous vous rappelez la suite. Jean-Jacques, pour éviter un accueil terrible, jura de ne jamais retourner chez son maître, le brutal M. Ducommun, graveur de son état et grand donneur de coups. Le lendemain, les jours suivants, il erra autour de la ville et enfin, le diable aidant, il fut à Confignon. Faisons comme lui, je veux dire comme Jean-Jacques. Confignon est aujourd'hui terres de Genève et, d'ailleurs, n'en a jamais été qu'à une lieue.

Dans ce village, il alla voir le curé, M. de Pontverre, parce qu'il portait un nom fameux dans l'histoire de la république. « J'étais curieux, dit-il, de voir comment étaient faits les descendants des gentilshommes de la Cuiller ». M. de Pontverre, en digne descendant d'un de ces gentilshommes savoyards qui s'étaient vantés de manger les Genevois *à la cuiller*, luttait contre l'hérésie protestante. Il considéra dans l'adolescent qui lui venait de l'enfer genevois une âme qu'il fallait rendre à l'Église. M. de Pontverre pouvait, devait renvoyer dans sa famille ce diablotin.

— Dieu vous appelle, lui dit-il, allez à Annecy, vous y trouverez une bonne dame bien charitable que les bienfaits du roi mettent en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle est sortie elle-même.

Ce village de Confignon, sur la longue colline qui partage en deux la plaine genevoise et qui, par endroits, ressemble à un calvaire, mais à un calvaire planté de vignes, c'est une des étapes de la vie de Jean-Jacques. Je le vois ici tel qu'il s'est représenté dans un portrait qui a la gracieuse vivacité d'un Quentin-Latour. « J'étais, dit-il, au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille, j'avais un joli pied, une jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche

mignonne, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé ». Et je tâche de me figurer les sentiments qui ont agité un si joli garçon quand, par un beau jour de premier printemps, il a dit adieu à son pays.

Jean-Jacques, nous l'avons vu, a toujours aimé la nature moins en artiste qu'en rêveur. L'artiste, si je puis ainsi dire, l'aimait pittoresque ; quant au rêveur, qui la voulait sauvage et grandiose, de toutes les émotions qu'il lui a demandées, nulle n'a jamais égalé celle qui le ravissait, lorsqu'un paysage offrait à ses yeux la figure même de ses rêves, lorsqu'il pouvait associer son cœur à la nature par le souvenir ou par le désir. « Toutes les fois que j'approche du pays de Vaud, dit-il, j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de Warens, qui y est née, de mon père, qui y vivait, de Mademoiselle de Vulson, qui y eut les prémisses de mon cœur, de plusieurs voyages que j'y fis dans mon enfance. » — « Allez à Vevey, écrit-il encore, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux. » S'il nous vante Vevey comme la terre promise, c'est qu'à vingt ans, vous vous rappelez, il s'y livra pendant deux jours aux ivresses de la solitude.

C'est dommage que Jean-Jacques n'ait eu dans son pays ni ses premières aventures d'amour ni ses heures de Vevey. Notre pays, sans être sauvage, ni pittoresque ni grandiose, cette plaine, dans toute sa simplicité, lui serait devenue sensible. Ah ! si le maudit capitaine appelé M. Minutoli n'avait pas fermé trop tôt la porte de la ville et si nous possédions de la vie de Jean-Jacques quelque chose d'analogue au vallon des Charmettes, la campagne genevoise aurait son poète. Elle l'a vu naître, elle lui a donné le goût des choses du plein air, et puis elle l'a laissé courir à d'autres horizons, — trop tôt. Elle a manqué la gloire. Nous avons le droit de nous plaindre. Pour avoir rempli ses fonctions de capitaine avec un zèle intempestif, le Minutoli nous dessert encore aujourd'hui et, en expédiant ce petit hérétique de Jean-Jacques à Annecy, chez la bonne dame bien charitable, le curé de Confignon qui, de la plume, ne cessait d'attaquer les ministres de Genève, nous a fait plus de mal que par tous ses libelles.

Si l'on en juge par la curiosité qui le mena chez cet ecclésiastique, le petit Jean-Jacques connaissait bien la belle histoire de son pays. Le paysage que l'on voit de la terrasse de Confignon put lui rappeler quelques épisodes de la lutte entre Genève et la Savoie. Là-bas, sur le Salève, au bord d'un précipice, le château de Monnetier, qu'était-ce ? Un beau fait d'armes d'une compagnie genevoise, le feu de joie d'un capitaine. Plus loin, entre les Voirons et le Salève, le coteau de Monthoux, c'étaient deux siècles de corps à corps. Dans la plaine, telle tour ruinée, c'étaient les restes d'un château fort, une menace rentrée de la Savoie. Paysage héroïque, souvenirs sanglants, fragments d'une histoire qui, pour être complète, devrait embrasser toute la campagne genevoise. De Confignon, l'on ne voit pas tout. On aperçoit Ternier, où

les Genevois, qui avaient loyalement résisté, furent étranglés ou pendus par les Savoyards; Plan-les-Ouates, où, deux jours après, les nôtres vengeaient les morts de Ternier; la colline de Songy où se dressait le fort Sainte-Catherine, qui fut assiégé par Henri IV, roi de France et ami de Genève; le coteau de Pinchat où le duc Charles-Emmanuel put assister en personne à la déconfiture de ses meilleures troupes; Saint-Julien-en-Genevois, où furent signés en 1530, un arrêt qui mettait fin aux hostilités des fameux gentilshommes de la Cuiller et en 1603, après l'Escalade, un traité de paix entre Genève et la Savoie, chiffon de papier qui n'a jamais été déchiré.

Mais il s'agit bien de tout cela! De Confignon, déjà, l'on n'aperçoit plus Genève. O désirs de voir du nouveau! Pour nous autres, quand nous avons l'âge de Jean-Jacques, la porte ouverte sur la vie, elle est entre le Vuache et le Jura, dans un défilé que le jour remplit de lumière et où notre pensée nous a longtemps devancés sur la route qui mène à Paris. Jean-Jacques, lui, l'a vue, la porte mystérieuse, entre le Salève et le Mont de Sion, au haut d'un col. C'est par là qu'il va s'échapper, l'enfant sensible, romanesque et passionné.

Le paysage qu'il laisse derrière lui, nous le connaissons bien : c'est une plaine qui monte par degrés vers un horizon clair. Rien ne marque mieux que le Salève ce mouvement d'ascension. Son extrêmité, le petit Salève, a l'air de sortir d'un creux et, tandis qu'il se dresse plus loin comme un mur, à l'autre bout il se raccorde à la plaine agricole par des volumes juxtaposés. Et voici des soulèvements de terrains qui précèdent, imitent le Vuache et le Mont de Sion. Ce paysage, ne l'avons-nous pas, de la Treille, souvent regardé? C'est l'aimant qui, naguère, nous attirait vers l'inconnu. Ah! monter comme Jean-Jacques, de plateau en plateau, de terrasse en terrasse, jusqu'à la dernière, et répondre à tous les appels de la vie!

* * *

Nos sentiments, même heureux, ont une histoire. Si l'on fait celle du sentiment de la nature chez Jean-Jacques Rousseau — et je n'ai pu que l'esquisser — on voit que ce sentiment a pris naissance dans la campagne genevoise, à Bossey, qu'il s'est développé en Savoie et qu'à cet égard le mot de Michelet reste toujours juste : « C'est la Savoie qui a fait Rousseau » — le Rousseau poète; on voit encore que ce sentiment s'est épanoui sur la rive vaudoise du lac de Genève et que, loin de décliner, reprenant une force nouvelle, il a charmé les dernières années du grand promeneur de l'Ile Saint-Pierre et de l'Ile-de-France. Mais on peut se demander si Jean-Jacques Rousseau, en quittant son pays natal, avant même qu'il lui fût devenu sensible (je veux dire sensible au point d'être pour lui un paysage inspirateur) n'a pas échappé à une heureuse influence. Sans doute, il est poète incomparable lorsqu'il dit la joie profonde et mystérieuse d'un retour à la vie primitive. Mais n'a-t-il pas tort de préférer toujours l'anecdote riante ou terrible, les torrents, les

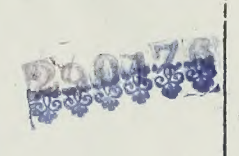
rochers, les sapins, les bois noirs et les précipices à la beauté des lignes dépouillées de toute fioriture pittoresque ? La campagne genevoise, dont la beauté est tout entière dans l'accord des lignes et l'inclinaison des plans pouvait, devait lui donner ce sens de l'ordre qu'après lui possèderont si pleinement un Chateaubriand et le prince des écrivains de ce temps-ci, Maurice Barrès. Le poète, si jamais nous l'avons, qui annexera la campagne genevoise à la littérature française est celui qui saura nous dire, devant ces paysages dignes d'un Claude Lorrain, leur âme claire, ardente et diverse, à la fois énergique et douce, fine et rêveuse, noble et simple, et qui trouve son unité dans l'harmonie de tous leurs mouvements.

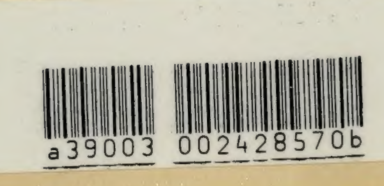


Il a été tiré de cet ouvrage :

100 exemplaires numérotés de 1 à 100

N° 40




a39003 002428570b